

XYZ. La revue de la nouvelle

Mon cimetière de morts-vivants

Jean-François Aubé



Numéro 89, printemps 2007

Cimetières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aubé, J.-F. (2007). Mon cimetière de morts-vivants. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 27–32.

Mon cimetière de morts-vivants

Jean-François Aubé

C'ÉTAIT QUELQUE CHOSE comme de la salade pourrie ; on aurait dit que des oignons desséchés avaient moisi là-dedans, au milieu des contacts électriques. J'avais découvert la provenance de ce maudit effluve et me résignai à le subir. S'il était tentant de se demander comment une odeur aussi répugnante avait pu se loger dans un simple micro, je décidai de ne pas poursuivre plus loin les investigations, pressentant que cela allait m'amener à tirer des conclusions peu édifiantes à propos de mon haleine en spectacle. Car ce micro était le mien. Je me retournai : le pauvre percussionniste Côté tentait par tous les diables de me demander, avec son visage, ce qui se passait. Même si tous ses efforts de communication n'engageaient que ses sourcils, il perdit le fil et, de quelques coups de *bass drum* superflus, gâcha le premier couplet de notre dernière chanson.

« La terre sous mes pieds se fissure
Quand tu y poses ta chaussure
Par le mouvement de tes hanches
Vois ce que tu déclenches »

Côté avait de très longs doigts, secs et peu souples, qu'il enroulait du mieux qu'il pouvait autour des baguettes, comme si ses baguettes avaient été tenues par cinq autres baguettes. Cela faisait une construction très délicate qui, pour ne pas s'effondrer, préservait de tranquilles habitudes et ne se rendait à la cymbale que tous les huit temps. Côté aurait dû jouer de la basse, il avait des mains parfaites pour cela, contrairement à notre bassiste Boutin dont les petites mains grasses devenaient de plus en plus boudinées à chaque concert. Son penchant prononcé pour les poutines d'après-spectacle jumelé à un sens du rythme qui paraissait reposer sur l'aléatoire et la chance faisaient de lui un musicien qu'il était malheureusement toujours rassurant d'enterrer. Bref, chacun avait une physionomie qui ne seyait nullement à son instrument. Moi-même, maigre et ressemblant à un arbre, je paraissais être fait d'un bois plus délicat

que ma guitare. Je me demandais par ailleurs si ma gorge n'était pas faite plutôt pour porter une cravate la décorant de jolis motifs rayés, ce qui l'aurait délivrée de toute ambition mélodique. Ainsi accouré, je rentrerais chez moi la tête haute et, réveillant Anne-Sophie, n'aurais pas à rougir qu'un tel surplus de beauté soit étalé sur mon lit. Je serais quelqu'un.

Certes, j'userais de ma bouche pour me frayer un chemin, entre autres par des séances de léchage de cul moins humiliantes, après tout, que certaines de mes compositions. Je manipulerais les fesses comme des guillemets, avec une délicatesse toute syntaxique. Je vous présente Monsieur Carignan, ouvrez les fesses, « un réputé homme d'affaires et grand humaniste », fermez les fesses. J'aurais des actions à la Bourse et des inquiétudes à ulcère, mais Anne-Sophie m'accueillerait, avec ses seins pleins d'abondance. Elle ouvrirait les draps avec un mot d'esprit complice : « Fais-moi des placements audacieux. » Ou quelque chose comme ça, de peut-être plus drôle.

« La terre se fissure
Et des doigts pleins de gerçures
M'agrippent le mollet
Lâchez-moi s'il vous plaît »

Cela faisait quelques années que nous branchions nos amplis dans ce bar. La faune qui nous écoutait était aussi bien une faune qu'une flore, et les frontières qui la séparaient du règne minéral étaient plutôt ténues chez les occupants du comptoir-bar ; des piliers immobiles ornés de grosses bières qui, par quelque processus géologique, s'étaient fusionnées à leurs mains. Nos amis, enthousiastes à nos débuts, avaient espacé petit à petit leurs venues et se relayaient maintenant à nos spectacles comme s'ils nous rendaient visite à l'hôpital. Puis elle était là, elle, assise près de deux hommes chauves qui lisaient un journal. Elle me contemplait.

Si j'étais devenu journaliste, comme j'en avais déjà rêvé, cela m'aurait libéré de quelques hontes. Devant Anne-Sophie et son irrémédiable splendeur, devant ses majestueuses lèvres, épaisses et gonflées d'infini, un journaliste établi n'aurait pas eu à cligner des yeux. Je serais rentré dans l'appartement, aurais posé mon chapeau de journaliste sur le comptoir de la cuisine et l'aurais rejointe au lit,

pendant qu'elle m'aurait glissé à l'oreille, d'une manière fort explicite: «Viens faire la une de mon tabloïd» ou autres variations grivoises concernant «ma ligne éditoriale».

Je n'étais pas journaliste et l'incongruité de la situation résidait dans le fait que, en rentrant chez moi le soir, je trouvais Anne-Sophie dans le lit, les draps défaits et dévoilant son corps nu. Devant ce tableau, toujours plus beau que ce que j'avais imaginé la minute d'avant, je n'avais que des chansons médiocres pour donner le change. Je sollicitais des récits épiques, des icônes religieuses, des mélodies classiques, des traversées du désert, des combats de dieux grecs. Je ne trouvais jamais d'image assez grande pour recouvrir ce corps, le monde ne se pliait pas bien sur lui-même, il y avait toujours des choses qui débordaient. Tout ce qui dépassait de la couverture était une dette dont le chansonnier raté était incapable de s'acquitter.

«Je vais boire une bière sur le divan

Tu es mon cimetière de morts-vivants»

Le technicien du bar, lui, ne me regardait jamais. Ce grand garçon dans la fin vingtaine, dont le visage affichait constamment un air surpris, était pour le moins peu bavard. «Je viens d'Abitibi» est tout ce qu'il nous avait jamais dit, un soir, en roulant des fils, et nous ne savions pas s'il fallait tirer de cette phrase l'explication de son silence ou une excuse concernant ses compétences mitigées dans le domaine de la sonorisation. Quand nous lui faisons signe de monter le volume de la guitare ou de régler un *feed-back*, il nous regardait d'un air étonné, baissait la tête, faisait disparaître ses mains derrière un comptoir et s'affairait ainsi de longues minutes, alors que strictement rien, dans le son, ne changeait. Je me demandais parfois s'il disposait véritablement d'une console de son, et j'avoue ne jamais avoir vérifié, de peur d'y trouver plutôt le lave-vaisselle pour les verres de bière, dont il devait être aussi responsable.

J'aurais pu m'enrouler dans les causes sociales et, me faisant une cape avec un drapeau, prendre un nom de combat. J'avais composé au cégep un excellent texte sur l'indépendance du Québec; il aurait fallu que je suive cet élan et que j'entretienne la flamme pour que toujours dans mes yeux brûlât un feu de forêt plus grand que mes

cinq pieds en bois d'épinette. Anne-Sophie aurait été fière et, profitant d'une accalmie entre deux référendums, se serait immiscée à l'intérieur de ma cape avec des mots tendres : « Je vais faire gonfler ton sentiment national. »

« Une séquence d'horreur conne
Un vidéoclip de Michael Jackson
Ton corps ressemble pourtant
À un jardin d'enfant »

C'était la première fois qu'elle était spectatrice à l'un de nos concerts. Ses yeux bleus et clairs affichaient plus que jamais une profondeur inquiétante ; sa pupille était un interminable tunnel qui possédait toutes les menaces d'une rampe de lancement. Son regard sortait de sa tanière avec un élan alarmant, et cette perspicacité, qui m'excavait le visage, me faisait l'effet d'un homme-canon pointé sur moi. Redoutant la violence de l'impact, je protégeais ma guitare, qui représentait de longues économies.

Un monsieur âgé, assis au bar, la regardait aussi, puis me dévisageait avec ironie ; son gros nez rouge et ses petits yeux plissés par le soleil formaient une partie de cet auditoire qui venait avec l'établissement. Son attention se posait sur nous par défaut, parce que nous enterrions le son de la chaîne des sports, à la télévision. Peut-être aurais-je dû déballer avec plus de sérieux le cadeau qu'on me fit à l'âge de douze ans ; peut-être n'aurais-je pas dû me détourner aussi vite de ce gant de base-ball difficile à plier. Pourquoi ne pas avoir fait preuve de plus de persévérance ? Peut-être suffisait-il de vaincre le cuir récalcitrant pour que tout déboule, de la première attrapée au repêchage dans les palmiers, jusqu'à ce match de championnat, après lequel Anne-Sophie, les yeux baignant dans l'admiration, m'aurait accueilli pour me quémander aussi « un circuit avec un homme au deuxième ». Ou quelque chose comme ça.

« Ceux que tu ressuscites
Sont des parasites
Leurs bras mous et longs
Me ligotent le menton »

Le monsieur au gros nez rouge leva sa grosse bière et me fit un clin d'œil. Il m'arrivait parfois, lorsque Côté échappait ses baguettes

ou lorsque je chantais une note six tons trop bas, de me consoler grâce à son visage conciliant. Il semblait m'attendre. Il me considérait comme s'il observait quelqu'un en train de tomber vers lui ; un jour, j'allais entrer dans le bar sans mon instrument et m'installer à ses côtés. Après quatre grosses bières bues en silence, il me raconterait comment était la vie autrefois et moi, très intéressé, je lui expliquerais à quel point je regrettais de ne pas avoir poursuivi des études en histoire. Observant la lune se refléter sur le corps d'Anne-Sophie, un éminent historien n'aurait pas angoissé. Il se serait réjoui que la nuit et sa fenêtre se coordonnent ainsi, afin de souligner cette perfection ancestrale qui se retrouvait dans son lit. M'accompagnant en France pendant un congrès sur les révolutions, Anne-Sophie aurait occupé ses nuits à m'enseigner ce qu'était vraiment « la prise de la Bastille ».

« Je vais boire une bière sur le divan

Tu es mon cimetière de morts-vivants »

Je n'étais pas un historien réputé et chaque soir je revisitais une incohérence majeure dans l'ordre des choses. Anne-Sophie occupait mon lit. Cela avait l'effet d'un train de marchandises rempli de dons et de vivres, qui, lancé à toute vapeur, menait sa course folle dans un vrombissement prodigieux. Quand elle ouvrait les yeux, tout ce mouvement généreux avait cela de terrifiant qu'il affluait vers moi. J'étais trop petit et trop frêle pour cet amour ; chaque fois, le convoi ferroviaire me passait au travers et allait plutôt réveiller les morts derrière moi. Les hommes que j'aurais pu être se déterraient ; avec une démarche nonchalante, ils s'approchaient de celui que j'étais devenu pour lui grignoter le cerveau, dans des effluves de navets putréfiés. Je revivais ces scènes d'horreur chaque fois que je la rejoignais au lit et, les appréhendant toujours plus, retardais quelquefois mon arrivée chez moi.

« Mes amis, amis zombis

Reprenez vos esprits

Et vos morceaux de peau aussi

Accordez-moi un sursis »

Pendant toute la durée de notre spectacle, elle n'avait jamais cessé de battre la mesure avec sa tête ; peut-être, après tout, ne le

faisait-elle pas par politesse. J'avais guetté le moment précis où sa bouche allait tiquer, quand elle allait comprendre que cette scène de deux pieds était déjà trop haute et prétentieuse pour moi. Or aucune crispation n'était venue déformer ses minces lèvres, restées entrouvertes à l'admiration. Je bus quelques verres avec elle, afin de faire connaissance. Je la trouvai conquise ; ses yeux profonds, inoffensifs, menaient à un grand musée édifiant qui nous élevaient, moi et ma guitare, vers d'anciennes harmonies. Dans l'arrière-monde de Mélissa, il y avait une exposition permanente sur le monde de la musique, avec des installations multimédias qui magnifiaient la poésie et les chansonniers bohèmes. Quand elle se pencha pour m'embrasser, mes fragiles branches ne purent s'empêcher de lui caresser les cheveux.